

La « culture » personnage

« Apostrophes » ce soir (A2 - 21 h 35)... Bernard Pivot reçoit, avec d'autres écrivains, Bernard-Henri Lévy et Patrick Besson. Le premier pour « Les Derniers Jours de Charles Baudelaire » (Ed. Grasset), le second pour « La Statue du commandeur » (Ed. Albin Michel).

Deux livres qui peuvent être rapprochés. « Le Figaro littéraire » a déjà rendu compte du roman de Bernard-

PAR GERARD GUILLOT

Henri Lévy (numéro du 12 septembre) et parlera de celui de Besson (numéro du 26 septembre).

Sujet des « Derniers Jours de Charles Baudelaire » : la longue agonie du poète dans une misérable pension de famille bruxelloise. Une agonie vue par une poignée de témoins ; entre autres Mme Aupick, le clan Hugo, l'éditeur Poulet-Malassis, Delacroix, etc.

Sujet de « La statue du commandeur » : la mort tragique de Pouchkine, tué en duel par celui que la rumeur publique tenait pour l'amant de sa femme. Et Besson de faire appel à Koslov ou Byron, et surtout à Gogol. Parmi d'autres, un troisième roman aurait pu être choisi par Pivot : celui de Jacques Henric, « Walkman » (Grasset). Sujet : une méditation sur le corps et la musique, sur la parole et l'écrit, sur l'image et le sexe, et cela en prenant pour intercesseurs Erik Satie, Picasso, jusqu'au saxo-ténor Albert Ayler qui révolutionna le jazz dans les années 60 à New York et mourut noyé dans l'Hudson.

On le voit, ces romanciers ont bâti leur création romanesque sur des personnages qui ont existé, sur des personnalités littéraires ou artistiques dont la vie a été, peu ou prou, une aventure déjà romanesque.

Certes, la « référence culturelle » est une spécialité de la littérature française. Dans sa longue histoire, les

exemples ne manquent pas. Mais depuis quelques années, la tendance s'est accentuée. La mode d'emprunter à des écrivains ou musiciens ou artistes des pans entiers de leur vie a été lancée par Philippe Sollers et Jean-Edern Hallier. C'était à celui des deux qui se montrerait le plus cultivé... Que l'on se souvienne de leurs livres et de la présence de Mozart, Rimbaud, Rabelais, les peintres de la Renaissance, etc.

Le modèle, les modèles ont fait tache d'huile. C'est peut-être bien. On se sent rassuré quand, à la lecture, on a repéré toutes les références, on a reconnu des faits que l'on connaissait par ailleurs.

Mais aussitôt des questions se posent. La plus stupide : est-ce de la création littéraire ? C'est-à-dire est-ce que ces romanciers n'ont vraiment rien à dire qu'ils empruntent leurs personnages à des êtres ayant existé... ? Pourquoi n'inventent-ils pas de nouveaux personnages ? Ce serait une erreur de le croire.

En revanche, une question seconde peut se révéler plus importante. Ces romanciers, en voyant le monde comme il va et la décrépitude générale de l'art (au sens large du mot), n'ont-ils pas peur que notre culture disparaisse ? Et pour vaincre cette peur, ils sont tentés de glisser cette « culture », non seulement dans leurs écrits théoriques, non seulement par des biographies (un genre qui prolifère), mais aussi dans leurs romans. Un sauvetage qui peut être rassurant.

Autre question : avant de se vouloir romanciers, ils étaient philosophe (Bernard-Henri Lévy), critique littéraire (Patrick Besson), critique et historien d'art (Jacques Henric)... Ont-ils vraiment réussi à changer de casquette et de livrée ? Ils devront nous le dire ce soir...

Reste qu'il aurait été drôle que Bernard Pivot intitulé son émission : « La culture, personnage de roman ».